

LA  
**CHAMBRE HAUTE**

ET  
**LE TEMPLE**

ACTES II, 1-4.

**DISCOURS D'INAUGURATION DE LA CHAPELLE DU LUXEMBOURG**

PRÊCHÉ LE SAMEDI 44 AVRIL

PAR

**E. DE PRESSENSÉ**

PASTEUR DE L'ÉGLISE TAITBOIT

SE VEND AU PROFIT DE LA CHAPELLE ÉVANGÉLIQUE DU LUXEMBOURG

PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET C<sup>e</sup>, ÉDITEURS

RUE DE RIVOLI, 174

—  
1857

19

LA  
CHAMBRE HAUTE

ET

LE TEMPLE

---

Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils étaient tous d'un accord dans un même lieu. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit.

ACTES II, 4-4.

Voici bientôt six ans, mes frères, que l'une des Eglises évangéliques fondées dans cette ville<sup>1</sup>, comptant plusieurs de ses membres dans une circonscription éloignée de son centre, au sein d'un quartier populaire, forma le dessein d'y commencer une mission qui serait poursuivie en son nom par ses pasteurs et quelques-uns de ses anciens. L'œuvre fut extrêmement modeste à ses débuts; le culte fut ouvert dans une misérable chambre, devant une quinzaine d'assistants, par un ami qui nous est cher à bien des titres, et dont nous eussions vivement désiré entendre aujourd'hui la voix connue et aimée<sup>2</sup>. Pendant longtemps, mon collègue et moi nous remarquâmes un accroisse-

<sup>1</sup> L'Eglise Taitbout.

<sup>2</sup> M. le pasteur Bridel, maintenant à Lausanne.

ment bien lent dans l'auditoire ; mais, enfin, Dieu accorda sa puissante bénédiction à nos efforts persévérants. Le culte n'était d'abord célébré que le soir ; il le fut bientôt le matin. Des besoins religieux se manifestèrent de toutes parts ; il y eut un véritable empressement pour entendre l'Évangile. Un local plus spacieux devint promptement insuffisant. Sans doute, il m'est doux de penser que la prédication de l'Évangile faite régulièrement, et je l'espère fidèlement, a contribué pour sa part à ces beaux résultats ; mais je suis heureux de déclarer qu'ils ont été dus surtout à l'activité laïque. Les fruits qu'elle a portés ici nous ont confirmé dans la conviction qu'elle est plus que jamais indispensable à l'Église, et que les progrès et les grands triomphes de celle-ci sont étroitement liés à son développement. Vous pouvez apprécier la mesure des bénédictions qui nous ont été accordées, par la circonstance même qui nous réunit aujourd'hui dans cette nouvelle maison de prière.

Frères de diverses dénominations, qui êtes venus vous joindre à nous pour cette fête chrétienne, recevez l'expression de notre cordiale reconnaissance. Nous n'oublions pas que nous vous devons en partie ce lieu de culte, et que vous nous avez apporté le tribut de votre charité par vos généreuses offrandes. Il y a une pensée d'union chrétienne dans les fondations de cet édifice. Qu'elle y reste à jamais !

Une impression nous saisit au moment où nous con-



sacrons à Dieu cette chapelle. L'œuvre missionnaire que nous avons poursuivie dans ce quartier, passe d'une première phase dans une seconde. Nous avons été abondamment bénis dans la première, alors que nous étions comme cachés dans notre obscurité et que tout au dehors portait le sceau de l'humilité. Le serons-nous autant dans la seconde ? Les grâces de la chambre haute nous accompagneront-elles dans le temple ? Il n'est aucune raison fondée d'en douter si nous n'opposons pas notre incrédulité aux miséricordieux desseins de Dieu. Ce serait une grave erreur que de s'imaginer que le christianisme ne s'accommode que de la petitesse et de la médiocrité, et qu'il s'altère dès qu'il prend un large développement extérieur. Il n'est pas condamné à ne jamais dépasser « le temps des petits commencements. » Bien au contraire, tout ce qui est fécond et puissant tend à l'extension. Les sources pures et profondes donnent les grands fleuves. Il y aurait une étroitesse sectaire à attacher une sorte de grâce sacramentelle aux humbles réduits où se réunissent les Eglises naissantes. Mais il n'en faut pas moins convenir qu'elles rencontrent des tentations nouvelles le jour où elles ont pris assez de consistance pour passer de la chambre haute dans le temple. Il est donc utile, mes chers frères, de chercher comment nous pouvons triompher de ces tentations, prendre toutes nos précautions contre le formalisme et conserver à notre culte sa spiritualité

première. Il ne la conservera que s'il est pénétré du Saint-Esprit. La spiritualité chrétienne, en effet, n'a pas un caractère vague et indécis; elle n'existe que là où souffle l'esprit de Dieu. Nous en éprouvons un pressant besoin au moment où nous consacrons cette nouvelle maison de prières. Il nous importe de savoir comment nous pourrons le conserver au milieu de nous. Je ne connais pas de meilleur moyen de nous fixer sur cette question que de nous transporter, ainsi que nous y invite notre texte, au premier jour de l'Eglise chrétienne, à cette fête de Pentecôte, qui fut comme son jour de naissance. Nous y apprendrons, par un saisissant contraste, comment on se dérobe à ses divines influences, et comment aussi on se prépare à le recevoir dans sa plénitude et son efficace. Puisse-t-il aujourd'hui remplir nos cœurs et pénétrer notre parole, marquant sa présence en ce lieu par ces grands miracles intérieurs qui s'accomplissent au fond des consciences, dans ce domaine de l'invisible, qui est son domaine propre!

- Il était venu, le jour annoncé dès longtemps, où les dernières promesses de Jésus-Christ devaient recevoir leur accomplissement, où toute barrière entre l'humanité et Dieu étant abaissée par la Rédemption, l'Esprit divin allait être répandu en abondance sur l'Eglise, non pas pour y susciter çà et là un prophète, mais pour y reposer à jamais. Ce n'était plus comme



dans l'ancienne alliance l'aigle fondant avec impétuosité sur l'esprit de l'homme et l'emportant dans une brûlante extase jusqu'au pied du trône de Dieu, puis le laissant bientôt retomber sur la terre ; c'était la colombe au vol doux et paisible, planant sur le peuple de Dieu tout entier et demeurant pour toujours au milieu de lui, au lieu de le visiter par intervalles. Le jour de la grande Pentecôte s'est levé ; le ciel s'ouvre ; le Saint-Esprit descend. Où descend-il?... Dans une chambre haute, où sont réunis quelques Galiléens. On a prétendu que cette chambre haute faisait partie du temple, qu'elle appartenait à ses vastes dépendances. Il n'y a pas dans le récit sacré un seul indice qui justifie cette hypothèse ; c'est une invention gratuite de l'esprit sacerdotal, toujours disposé à enfermer l'esprit de Dieu dans ses sanctuaires. Saint Luc, en effet, nous rapporte<sup>1</sup> sans commentaire que, quand les disciples revinrent à Jérusalem, après qu'ils eurent vu leur Maître, déjà glorifié, disparaître emporté par la nuée, ils montèrent dans une chambre haute, au nombre de cent vingt personnes, pour y attendre dans la prière l'effet de la promesse de Jésus-Christ. Evidemment ce n'était point un lieu consacré, et c'est là pourtant que le Saint-Esprit descendit.

Si vous eussiez demandé aux Juifs contemporains de ce grand événement, ou même aux disciples, dans quel lieu ils pensaient que Dieu marquerait sa pré-

<sup>1</sup> Actes I, 13.

sence par les signes les plus éclatants, ils vous eussent certainement indiqué le temple de Jérusalem. Vous représentez-vous ce qu'était le temple de Jéhovah pour un pieux Israélite ? Je ne parle pas de sa splendeur, de cette ceinture de portiques qui l'entouraient, du marbre et des métaux précieux prodigués dans sa construction, de cette sublimité d'aspect que présentait l'immense édifice, s'élevant par étages sur la colline sainte, et dominant la ville entière et la contrée environnante, comme la pensée de Dieu devrait dominer la vie ; je ne parle pas de cette beauté incomparable, qui arrachait un cri d'admiration aux disciples fascinés, et leur faisait oublier la beauté mille fois plus grande de l'humble charité qui s'oublie. Mais, à part cette magnificence, le temple méritait d'attirer tous les regards. N'était-il pas le centre religieux de la nation ? C'était là que les Livres saints avaient été conservés ; c'était là que s'offraient tous les jours les sacrifices pour les péchés du peuple et que la fumée des holocaustes montait avec l'encens et les prières vers le ciel ; c'était là que se célébraient ces fêtes solennelles, qui déroulaient dans ses plus grands souvenirs l'histoire du peuple élu. Le temple était le sanctuaire par excellence, le seul lieu consacré pour le culte lévitique. Les Juifs, déjà dispersés en grand nombre, y regardaient de tous les points de la terre. Ils voulaient au moins y avoir adoré une fois en leur vie ; à l'époque des grandes fêtes, ils se dirigeaient



vers le lieu saint en caravanes innombrables. Ce jour-là même, vous eussiez vu les enfants d'Abraham inonder en foule le parvis, apporter sur l'autel les prémices de la moisson prochaine, adorer l'Eternel le front dans la poussière ; le sang des victimes coule à flots, le chant des psaumes retentit, le peuple est agenouillé devant Dieu, et les sacrificateurs, ornés de leurs vêtements sacerdotaux, célèbrent le culte national comme aux jours de David et de Salomon. Jamais le temple n'a présenté un aspect plus beau, plus sublime qu'à ce matin de la Pentecôte... Et pourtant, quand le ciel s'est ouvert, le Saint-Esprit a passé à côté du temple et il est descendu sur la chambre haute.

Ce fait qui nous étonne au premier abord contient un riche enseignement. Essayons de le recueillir et de nous l'appliquer. Et d'abord, mes frères, nous apprenons par là que sous la nouvelle alliance il n'y a plus de sanctuaires proprement dits, plus de temples au sens réel du mot. Les jours ont lui dont le Seigneur disait à la femme de Sichem : « Le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Le temps vient et il est déjà venu que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs <sup>1</sup>. » L'idée d'un sanctuaire est incompatible avec celle d'une rédemption, car elle suppose un monde encore maudit d'où l'on doit sortir pour adorer Dieu.

<sup>1</sup> Jean IV, 21, 23.



Depuis qu'un sang divin a arrosé la terre, elle est devenue le temple de l'Éternel. A toute heure et en tout lieu tout homme a obtenu un libre accès auprès du Père. Il peut lever vers lui ses mains pures ou plutôt purifiées. Lui-même devient un temple vivant du vrai Dieu. N'est-ce pas aux chrétiens que saint Paul écrivait ces mots : « Vous êtes les temples du Saint-Esprit ? » Sans doute il est permis d'éprouver une affection particulière pour les lieux bénis où nous avons ressenti les émotions les plus douces de la vie religieuse, où nous avons adoré ensemble, où nous avons rompu le pain et bu à la coupe de la communion. Mais gardons-nous d'attacher aux pierres une idée superstitieuse et de nous imaginer qu'il est des murs sacrés en eux-mêmes. Pendant trois siècles l'Eglise chrétienne a eu des lieux de réunion ; elle n'a pas eu de temple. Elle n'en a pas voulu avoir. Elle a déclaré hautement que les temps des sanctuaires étaient passés. « Pourquoi, dit éloquemment Minutius Félix, faire des représentations de Dieu, quand l'homme lui-même est son image ? Pourquoi lui bâtir un temple quand ce monde entier créé par lui ne saurait le contenir ? Ne vaut-il pas mieux lui donner notre esprit et notre cœur pour sanctuaire <sup>1</sup> ? » Ce n'est ni la forme des édifices, ni même l'usage auquel ils sont voués qui en détermine le caractère

<sup>1</sup> Templum quod ei extruam, cum totus hic mundus ejus opere fabricatus, eum capere non possit ! Nonne melius in nostra dedicandus est mente, in nostro imo consecrandus est pectore. (Min. Félix. *Octav.*, c. XXXII.)

sacré. C'est la présence de Dieu qui fait les temples. Elanceriez-vous jusqu'au ciel la flèche hardie d'une cathédrale, si Dieu n'y est pas, vous n'avez que des pierres sur des pierres. Le plus humble réduit au contraire devient un lieu saint du jour où Dieu y a établi son domicile dans les cœurs de quelques vrais adorateurs. Le temple même de Jérusalem peut devenir « une caverne de voleurs, » tandis que la chambre haute est le berceau glorieux de l'Eglise de Jésus-Christ. N'oublions donc pas aujourd'hui, mes frères, qu'il s'agit d'une consécration toute spirituelle et que si nous chassons Dieu de cette maison de prière, au lieu d'être un lieu béni elle sera un lieu profane, je dirai même le plus profane de tous; car quelle profanation est comparable à celle des choses saintes? Rien n'est pire que la corruption de ce qu'il y a de meilleur<sup>1</sup>.

Mais, mes frères, le temple de Jérusalem n'était pas simplement un sanctuaire. C'était, comme nous l'avons dit, le centre religieux du judaïsme, auquel tout dans le culte venait aboutir. Qu'en devons-nous conclure, sinon que le Saint-Esprit n'est point nécessairement lié aux organisations même les plus parfaites, les plus consacrées par le temps, aux institutions les plus excellentes? Il ne laisse jamais enchaîner sa liberté; on ne peut d'avance lui prescrire son chemin, pas plus qu'à l'éclair qui jaillit soudain du

<sup>1</sup> *Corruptio optimi pessima.*



nuage. « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va <sup>1</sup>. » L'Esprit divin n'appartient en propre à aucune forme religieuse. Il les vivifie quand il le veut ; il les brise à son gré. A toute organisation ecclésiastique, à toute constitution religieuse, Dieu dit comme à Job : « Enverras-tu mes foudres, en sorte qu'elles marchent et te disent : Nous voici ? »

Ici, mes frères, comprenez bien notre pensée. Nous ne voulons point dire qu'il y ait incompatibilité entre l'action du Saint-Esprit et l'organisation ecclésiastique. Notre Dieu est un Dieu d'ordre. Toute société qui veut vivre, et la société religieuse comme les autres, doit s'organiser et se gouverner conformément à sa constitution intime. Nous repoussons loin de nous ces funestes théories, trop répandues aujourd'hui, qui sous prétexte d'inaugurer la spiritualité dans l'Eglise y introduisent l'anarchie et le désordre, en renversant tout ministère régulier. Elles ont contre elles la pratique de l'Eglise apostolique. Il est de fait qu'elle s'est donnée promptement une organisation ; elle a créé successivement les charges qui lui étaient nécessaires, les détachant de l'apostolat comme autant de rameaux d'une source vigoureuse. Elle a eu ses diacres, ses anciens. Elle a réglé son culte avec le plus grand soin ; elle n'a point per-

<sup>1</sup> Jean III, 8.

<sup>2</sup> Job XXXVIII, 35.



mis à l'inspiration individuelle, même après la Pentecôte, de se donner libre carrière. Elle l'a maintenue dans de justes limites et l'a sévèrement subordonnée à l'édification commune. Il en a été de même à toutes les *époques*. A peine le Saint-Esprit a-t-il brisé un moule ancien et trop étroit, à peine la sève et la vie religieuse ont-elles abondé de nouveau dans l'Eglise, que l'organisation a immédiatement surgi, se prêtant avec souplesse aux besoins nouveaux, mais empêchant le désordre et recueillant en un faisceau bien lié les forces qui s'épuiserait promptement si elles s'isolaient ou se dispersaient. Ceux là se trompent gravement qui s'imaginent que l'action du Saint-Esprit doit être toujours immédiate et soudaine et avoir un caractère exclusivement surnaturel et merveilleux qui ne se concilie pas avec le déploiement de l'activité humaine. Il n'en est rien; le Saint-Esprit au contraire se combine admirablement avec cette activité. Il n'y a point de contradiction entre la nature et la grâce. L'Esprit divin pénètre nos facultés, les renouvelle et les consacre à Dieu. Ses dons les plus excellents ont une base naturelle et correspondent à des aptitudes de l'être humain à la fois agrandies et purifiées et par là même transformées et glorifiées. Il bénit notre travail et féconde nos efforts. Une Eglise sagement organisée et riche en piété trouvera dans son organisation même un canal où l'eau « qui jaillit en vie éternelle » coulera abondante et pure. Ses

pasteurs, ses anciens recevront les dons nécessaires à l'accomplissement de leur tâche. L'enseignement préparé avec soin, dans la méditation et la prière, sera aussi bien inspiré du souffle divin que la parole abrupte et soudaine de l'improvisation absolue. Nous pensons même que plus le travail aura été intense et profond, plus le prédicateur aura le droit de compter sur une divine assistance. Il ne faut pas s'imaginer que la paresse et l'ignorance aient le monopole du Saint-Esprit, et qu'il y ait dans le règne de Dieu une prime réservée à l'indolence et à l'étroitesse. Quant à nous, nous ne savons pas plus reconnaître l'inspiration d'en haut dans les paroles décousues et monotones des divagations religieuses que dans les froids et pompeux discours de la sagesse humaine. L'absence de l'organisation ne nous procure aucune édification. Il faut prendre garde de ne pas parodier l'Écriture et de ne pas lui faire dire : *Là où est l'Esprit du Seigneur là est le désordre*, quand elle a dit : *là est la liberté*. L'organisation qui repose sur la volonté de Dieu est une condition de bénédiction aussi longtemps qu'elle est inspirée par la piété. Mais qu'il soit bien entendu, mes frères, que du jour où elle n'est plus dans ces conditions, du jour où la foi et l'amour en ont disparu, — eût-elle en sa faveur comme le judaïsme l'institution formelle de Dieu, eût-elle le mécanisme le plus parfait, eût-elle un glorieux passé de plusieurs siècles, fût-elle en un mot le temple de Jérusalem, elle n'en



est pas moins frappée de mort et quand le ciel se rouvre et que le Saint-Esprit en descend, il passe à côté d'elle et va répandre ses dons sur quelque chambre haute inconnue.

Nous parlions, il y a un moment, de la liberté de l'Esprit de Dieu. Gardons-nous de nous imaginer que cette liberté repose sur l'arbitraire et qu'elle ne soit pas réglée par des raisons profondes qui peuvent nous échapper, mais qui n'en existent pas moins. La grâce est souveraine, mais n'oublions pas qu'elle est souverainement sage. Elle n'est pas une de ces forces aveugles de la nature, qui ne savent ni se modérer, ni se mesurer, et qui brisent tout sur leur passage. Elle n'est pas semblable à un ouragan ; elle est une force du monde moral, elle agit conformément à ses lois, qui sont en définitive sa création propre. Elle ne traite pas les êtres libres et personnels comme la matière inerte. Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est qu'elle arrive à ses fins sans jamais se transformer en magie et en se servant du plus noble de ses instruments : la liberté humaine. Nous sommes donc en droit d'admettre qu'il est des dispositions qui favorisent l'effusion du Saint-Esprit et d'autres qui entravent son action. Les premières se résument toutes dans l'humilité. Jamais nous ne sommes plus disposés à recevoir les dons de Dieu que quand nous sentons notre pauvreté morale ; quand, sans illusion, nous l'avons mesurée et que nous avons reconnu que nous



étions absolument sans ressources ; cette accablante révélation, si elle est accompagnée de la persuasion que Dieu nous aime et qu'il est tout-puissant pour nous secourir, provoque en nous un ardent désir de sa grâce. Nous aspirons à la posséder ; nous la demandons avec larmes. Notre cœur s'ouvre pour la recevoir, comme ces sillons profondément creusés qui boivent avec avidité les pluies fécondantes du ciel. Au contraire, le cœur qui n'est pas humble se ferme à ces divines influences. Il se replie sur lui-même ; il se refuse à toute assistance, même céleste. Il y a incompatibilité complète entre l'orgueil et la grâce, parce que la grâce proclame notre impuissance et notre néant, tandis que l'orgueil repose sur l'illusion de notre force et de notre richesse. L'homme n'en est sans doute ni plus riche, ni plus fort ; parce qu'il se drape fièrement dans ses haillons, ceux-ci ne se transforment pas en pourpre royale. Mais Dieu permet qu'il soit fait selon sa volonté. Il veut demeurer en dehors de la grâce. Qu'il y demeure, dit-il, qu'il reste dans sa mort et sa stérilité. Et quand le ciel se rouvre, ce n'est pas pour lui, mais pour quelque cœur brisé qui soupire après le Saint-Esprit.

Comparez à ce point de vue, mes frères, le temple et la chambre haute. A ne juger que d'après les apparences, Dieu seul, le Dieu jaloux de l'ancienne alliance est adoré dans le sanctuaire. Mais en réalité

une idole est placée sur l'autel, idole invisible, mais, comme tous les faux dieux, détournant en faveur de la créature l'encens qui n'appartient qu'au Créateur. C'est l'orgueil et l'orgueil religieux, le pire de tous, parce qu'il est le plus dissimulé. Voyez ces prêtres et ces docteurs ? Il n'y a pas, dans le monde entier, d'hommes plus satisfaits. Il semble, n'est-il pas vrai, qu'ils adorent Jéhovah : ils n'adorent qu'eux-mêmes. Leurs cantiques et leurs prières couvrent d'un voile d'hypocrisie cette adoration personnelle. Si vous pouviez entendre leur vraie prière, non pas celle qui est sur leurs lèvres, mais celle qui se murmure au fond de leur cœur, vous reconnaîtrez qu'elle n'est qu'une incessante répétition de celle du pharisien : « O Dieu ! je te rends grâce de ce que je ne suis pas semblable au reste des hommes ! » Ils exploitent à leur profit les bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu ; ils en tirent vanité, et ils transforment ainsi en obstacles à la vraie piété les moyens qui leur étaient accordés de se rapprocher de lui. Ils se glorifient de leurs connaissances religieuses ; ils se glorifient de leurs livres sacrés ; ils se glorifient de leur culte et de ses pompeuses cérémonies ; ils se glorifient de leurs prophètes, oubliant qu'ils sont les descendants et les héritiers de leurs meurtriers, et qu'ils ont mis à mort le plus grand de tous ; ils se glorifient du passé de leur nation comme de son avenir, et du haut du temple ils jettent un regard de mépris sur le reste de l'humanité, sans se douter qu'en s'at-



tribuant ainsi le premier rang ils le perdent et descendent au dernier, car dans l'ordre de la grâce, où il s'agit de tout recevoir de Dieu, la hiérarchie humaine est bouleversée, et les pauvres, les humbles et les méprisés devancent les riches et les superbes. En effet ces Juifs orgueilleux se sont fait, des bienfaits de Dieu déjà reçus, comme un rempart contre les bienfaits nouveaux dont il voudrait les combler par Jésus-Christ. Ils frémissent d'indignation quand on leur parle de perdition et de salut, et faussant ainsi le sens profond de l'ancienne économie, qui n'avait d'autre but que de préparer et de nourrir le désir du salut, ils se rangent au nombre de ces prétendus justes pour lesquels Jésus-Christ n'est pas venu. Il n'y a pas une place dans leur cœur qui ne soit remplie par leur contentement intérieur. Comment le Saint-Esprit y descendrait-il? Quand toutes les bondes des cieux s'ouvriraient, ils ne seraient pas arrosés d'une seule goutte d'eau.

ab Considérez au contraire les disciples de Jésus-Christ pendant les jours qui précédèrent la Pentecôte. Ce ne sont plus ces hommes présomptueux, se fiant à leurs propres forces, avides aussi d'une gloire toute terrestre. Non, une récente et humiliante expérience leur a appris toute leur faiblesse et leur lâcheté naturelle. Ils se souviennent de cette nuit funeste et de cette journée sanglante, où, à part une seule exception, ils abandonnèrent leur Maître bien-aimé et le laissèrent fouler seul au pressoir. Depuis que la croix a



été plantée sur le Calvaire, ils ont abjuré toutes leurs espérances charnelles et terrestres. Ils savent maintenant que le royaume de Dieu ne vient point avec éclat, et qu'avant de s'asseoir sur ces trônes qu'ils ambitionnaient, il leur faudra vider le calice d'amertume. En même temps qu'ils sentent leur misère et pressentent leurs épreuves, ils mesurent la grandeur de leur tâche; ils méditent cette étonnante parole que Jésus-Christ leur a laissée pour adieu, et qui ouvre devant leurs pas la carrière indéfinie de la mission chrétienne : *Vous me serez témoins jusqu'aux extrémités de la terre.* Ils savent que ce témoignage sera au fond un combat et un sanglant combat. S'ils en doutaient il leur suffirait, pour en être convaincus, de se rappeler ce qui s'est passé à Jérusalem quelques jours auparavant. Leurs ennemis les attendent sur le seuil même de la chambre haute; ils n'ont qu'à en sortir pour rencontrer les meurtriers de Jésus-Christ; ils vont avoir à lutter, eux aussi, contre ce judaïsme formaliste et fanatique, et derrière lui ils voient, comme sur le second plan du tableau, le monde païen avec tous ses vices et ses faux dieux, et toute la violence brutale qu'il saura déployer pour se défendre. Quelle tâche immense! Comment ne pas s'écrier : Qui est suffisant pour ces choses? Ce n'est pas eux, en tout cas, gens de peu de foi et de peu de lumières. Ils le sentent douloureusement. Seuls ils ne peuvent rien; ils ne sont rien. Ils comparent leur petitesse à la grandeur

de leur ministère. Ils se disent que leur cause est perdue s'ils ne sont secourus d'en haut. Ils se souviennent que Jésus-Christ leur a promis le Saint-Esprit et un véhément désir de le recevoir s'allume dans leur cœur. Ils ont passé tous les jours qui précèdent la Pentecôte dans la prière, invoquant avec larmes le Dieu dont ils attendent toute délivrance, répandant sans cesse leur cœur devant lui. Oh ! qui dira ce que fut cette prière de la chambre haute de Jérusalem, prière des pauvres d'esprit auxquels le royaume des cieux a été promis, prière des débonnaires qui doivent hériter de la terre, prière de l'humilité chrétienne, forte de sa faiblesse même et ouvrant le ciel par ses soupirs.

Ce que fut cette prière, mes frères, le glorieux événement qui en fut comme l'exaucement suprême suffit pour nous l'apprendre. Quel contraste, dès ce jour, entre le temple et l'église ! Quoi de plus triste que le culte juif depuis la Pentecôte, ombre glacée d'un glorieux passé. Rien n'est changé au dehors ; mais la sève ne coule plus sous l'écorce. L'arbre est mort, et on ne cueillera plus de fruits sur ses branches. Les rites sacrés continuent à se célébrer, mais ils ont perdu toute signification. On offre des sacrifices ; mais le sang des victimes, qui ne figure plus l'offrande du Calvaire, coule inutile sur une terre déjà rachetée. On prononce les prières accoutumées ; mais aucune parole ne monte au ciel, parce que ce ne sont pas les



mots qui font les prières véritables, mais les soupirs secrets qui les animent comme l'étincelle de vie. Les saints oracles sont lus, mais ils retentissent comme un vain bruit de cymbales : un voile épais est sur les yeux de ceux qui les lisent. Les fêtes se célèbrent encore, mais ce sont de ces fêtes solennelles dont l'Eternel a dit, par la bouche d'Esaië, qu'il n'en pouvait plus supporter l'ennui, parce que ce sont les grandes représentations du mensonge et de l'hypocrisie. Ce temple, depuis que l'Esprit de Dieu, en descendant du ciel, a passé à côté de lui sans y entrer, n'est plus un temple. C'est le vaste sépulcre d'une religion morte, qui se survit à elle-même dans quelques formes vaines. Quoi de plus beau au contraire que le spectacle que nous présente la jeune Eglise depuis qu'elle a reçu le baptême de feu ? Elle n'a pas de sanctuaire vénérable ; elle n'a pas de temple de marbre et d'or ; elle ne parle pas au nom d'une antique tradition ; elle n'a pour elle ni la science, ni l'autorité, ni la protection de ceux qui en disposent ; elle n'a pas un sacerdoce imposant ; elle n'a pas même toutes les lumières qu'elle aura plus tard ; elle n'a pas aperçu toutes les conséquences de son principe. Mais elle a le Saint-Esprit, et cet esprit lui a donné un cœur de feu pour aimer Dieu et l'humanité, et une langue de feu pour parler au monde le langage de la charité et de la vérité. Ces quelques pêcheurs, ces quelques femmes ont le Saint-Esprit.

Qu'ils aillent en avant! Rien ne leur résistera. Ils l'apprendront aujourd'hui même, en voyant des milliers d'hommes se convertir à leur voix, et demain le Sanhédrin l'apprendra aussi en se voyant contraint de s'arrêter devant leur conscience comme devant une infranchissable barrière. Le monde entier le saura bientôt, car dans cette chambre haute a commencé l'ère nouvelle qui doit tout transformer sur la terre. Il peut compter ses vainqueurs dans cette poignée d'hommes obscurs. O toute-puissance de l'humilité chrétienne, qui puise à pleines mains dans les trésors du Très-Haut!

Ce contraste entre la chambre haute et le temple n'est pas propre uniquement au siècle apostolique. Il s'est renouvelé d'époque en époque dans l'histoire de l'Eglise, et toujours pour les mêmes motifs; toujours l'orgueil a chassé le Saint-Esprit et l'humilité l'a attiré ou retenu. J'en citerai trois exemples frappants, empruntés à trois Eglises différentes, pour mieux vous montrer qu'aucune organisation religieuse n'est suffisante à elle seule pour conserver la vie et la piété.

Considérez l'Eglise au seizième siècle, à la veille des grands événements qui doivent la relever. Elle présente l'aspect le plus brillant, son empire s'étend presque aussi loin que le monde connu. Elle enveloppe dans le réseau de l'organisation la plus savante qui se puisse imaginer, des peuples entiers docilement pliés



à son joug. Sa hiérarchie a été si habilement constituée, que comme une vaste chaîne aux anneaux innombrables, elle enserme la société entière depuis le roi jusqu'au mendiant. Elle aussi, comme la synagogue, a de glorieux souvenirs. N'est-elle pas l'héritière de l'Eglise des saints et des martyrs? Rien n'égale la splendeur de son culte, la beauté de ses cérémonies, la majesté de ses cathédrales. Le temple de Jérusalem a été reconstruit; rien n'y manque, ni la tradition séculaire, ni le sacerdoce vénéré, ni les parfums de l'encens, ni les cantiques sublimes. Mais, hélas! l'ancienne idole n'y manque pas non plus. L'orgueil y a pénétré de nouveau pour tout flétrir et tout frapper de stérilité. L'homme s'adore dans le pontife et le prêtre. Il se glorifie de sa justice extérieure, de ses pratiques, et surtout il cherche à conquérir un pouvoir usurpé sur le droit de Dieu et la liberté de son peuple. La caste sacerdotale du temps dit hautement : « Nous conservons la grâce divine par notre tradition; nous la communiquons par nos sacrements; nous l'enchaînons ou la prodiguons à notre gré, non-seulement dans la vie présente, mais encore dans la vie à venir. Le Saint-Esprit est à nous. » Eh bien, mes frères, ils se trompaient, leur orgueil l'avait chassé, et quand le ciel se rouvrit de nouveau, il passa encore à côté du temple, et descendit encore dans une chambre haute, où l'appelaient au milieu de beaucoup de larmes et de gémissements un pauvre moine qui soupirait après le

pardon de son Dieu. Et la bienheureuse Réformation sortit, riche de toutes les bénédictions qu'elle devait répandre sur le monde, de la petite cellule d'un couvent d'Erfurt!

Un siècle à peine se passe, et voici, chose étrange! que le temple juif est reconstruit dans la patrie même de Luther, et par la main de ses successeurs. Au lieu des réformateurs du seizième siècle, vous avez les rabbins du dix-septième<sup>1</sup>. Ils ont pris la lettre de ses enseignements; ils en ont renié l'esprit. Eux aussi ont imaginé une organisation ecclésiastique savante. Ils ont reconstruit l'autorité cléricale au sein de l'Eglise affranchie à la voix puissante de leur réformateur. Ils lui forgent également le joug d'une tradition humaine. S'emparant comme d'un métal bouillant encore de la doctrine de Luther, ils la jettent dans le moule étroit de leur théologie; ils refroidissent la fonte ardente, ils transforment en scolastique sèche et aride le jet puissant d'une piété pleine d'originalité et de sève. Ils substituent à l'Evangile éternel une scolastique hérissée de formules. Et quand ils ont ainsi systématisé la vérité, ou plutôt quand ils l'ont disséquée avec leur froid scalpel, ils se glorifient de leur œuvre, et eux aussi disent avec orgueil: « Le Saint-Esprit

<sup>1</sup> Le mot serait trop sévère si on l'appliquait indifféremment à tous les théologiens allemands de cette époque. Mais qu'il soit juste en tant qu'on l'applique au type doctrinal prédominant alors, sauf les exceptions, c'est ce que reconnaîtront tous ceux qui sont au courant de l'histoire de la théologie. Nous renvoyons ceux qui en douteraient à l'ouvrage curieux de Tholuck sur les universités allemandes.



est à nous, nous le conservons et le communiquons par notre orthodoxie. Nul ne sera sauvé que par notre dogmatique. » Eux aussi, mes frères, ils se trompaient, et quand le ciel s'est rouvert, le Saint-Esprit a passé à côté du temple, à côté de cette savante construction dogmatique de l'orthodoxie luthérienne, et il est descendu dans la chambre haute où Spener l'appelait en gémissant; et un beau réveil, flétri d'abord du nom de piétisme, en est sorti pour rendre l'onction divine aux Eglises altérées et desséchées par la scolastique des nouveaux docteurs de la loi.

Il est une Eglise, mes frères, qui a un droit tout particulier à notre affection. C'est l'Eglise évangélique de notre patrie. Elle a eu la gloire de rester le plus longtemps sur la brèche et de confesser sa foi au milieu d'une persécution aussi persévérante qu'atroce. Ne semble-t-il pas qu'elle devait être à jamais préservée du formalisme et qu'il n'était pas possible que la piété vivante fût bannie de son sein? Et pourtant quarante années ne s'étaient pas écoulées depuis qu'elle avait donné ses derniers martyrs à la cause du pur Evangile, que, se fiant à ses grands souvenirs, elle s'endormait dans une sécurité trompeuse. On eût dit qu'elle n'avait retrouvé ses temples que pour s'y ensevelir. Le lourd linceul du formalisme était retombé sur elle. Après avoir résisté à toutes les obsessions et à toutes les souffrances, elle avait renié sa foi comme sa piété, alors qu'elle pouvait professer

l'une et pratiquer l'autre sans péril. Elle se croyait riche en œuvres, et elle ne voyait pas qu'elle était pauvre, aveugle et nue, et que la régularité de ses cadres recouverts enfermait l'incrédulité et la mort. Elle se disait aussi : « L'esprit de Dieu est à moi. Je le possède par droit d'héritage, et nos pères nous ont transmis la grâce divine sur les échafauds et sur les bûchers. » Eh bien, elle se trompait, et quand le ciel se rouvrit, le Saint-Esprit descendit, non pas dans les vastes temples, mais dans les chambres hautes où l'appelaient en gémissant les pères de notre réveil, de ce réveil dont nous ne saurions jamais assez bénir Dieu, tout en cherchant à le prolonger et à le compléter.

Ces exemples, mes frères, ne parlent-ils pas bien fortement à votre conscience. Ne vous disent-ils pas qu'à part l'humilité, rien ne saurait retenir le Saint-Esprit dans une Eglise : ni l'organisation la plus sainte, ni l'orthodoxie la plus scrupuleuse, ni le passé le plus glorieux n'y réussiraient. Qu'aucune Eglise ne s'imagine donc être à l'abri des plus tristes décadences. Gardez-vous bien de le penser, ô vous, qui par des institutions ecclésiastiques conformes aux principes évangéliques, avez pris toutes les précautions extérieures contre le formalisme. Ce n'est pas nous qui vous blâmerons de cette prudence qui est d'ailleurs un devoir. Car nous n'avons pas le droit de mentir à nos convictions, un seul jour, sur un seul point. La meilleure manière de glorifier Dieu est, après tout, de



lui obéir en réglant nos vies et nos Eglises d'après sa Parole. Vous n'attendez pas de nous que nous vous prêchions le scepticisme ecclésiastique contre toutes nos convictions. Il y a dans la question d'Eglise, comme dans toutes les autres, une solution vraie et une solution fausse. Vous avez fait ce que vous deviez faire en organisant une Eglise sur le principe de la profession individuelle de la foi. Plus le formalisme nous est naturel, plus il est nécessaire de ne pas l'encourager et le sanctionner par les institutions ecclésiastiques. Mais souvenez-vous bien d'une chose : c'est que l'organisation la plus parfaite, la plus propre à favoriser le développement spontané de la foi, n'a aucune valeur par elle-même. Sans le Saint-Esprit, c'est un canal sans eau. Or, vous n'aurez le Saint-Esprit que si vous êtes humbles, profondément humbles. Il serait possible de tirer une satisfaction coupable des institutions mêmes par lesquelles vous avez cherché à échapper à l'invasion du formalisme. L'esprit sectaire est aussi mortel à la piété que l'esprit sacerdotal ; il nourrit également notre orgueil et nous éloigne de Dieu non moins sûrement. Gardez-vous soigneusement de ses atteintes. N'identifiez jamais votre Eglise avec l'Eglise de Jésus-Christ, cette grande Eglise de ses rachetés qui se recrute sous tous les cieux et dans toutes les dénominations. Quand on vous dira : L'Eglise est ici, ou elle est là, ne le croyez pas ; elle est, grâce à Dieu, partout où le divin époux de l'âme chrétienne est

aimé et adoré. Que jamais nos temples et nos chapelles ne nous laissent oublier le temple spirituel qui n'a point été fait par la main des hommes. Construit sur le fondement des apôtres et des prophètes, reposant sur la pierre de l'angle rejetée par ceux qui bâtissaient, il s'élève toujours plus haut d'époque en époque à la gloire du Dieu trois fois saint. On lit sur son frontispice ces mots divins : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur Jésus sera sauvé*. Soyez toujours de ce temple-là ; entrez comme des pierres vives dans sa structure. Pratiquez l'article du symbole : *Je crois à l'Eglise universelle*. Ne sortez jamais de cette sainte catholicité, et sachez que du jour où vous en sortiriez par l'esprit sectaire, vous sortiriez de la communion de Dieu. Tandis que vous vous applaudiriez des soins que vous avez pris de conserver au Saint-Esprit la liberté de son action, vous ne vous apercevriez pas qu'il se retirerait de vous, et qu'il vous laisserait avec vos excellentes institutions, avec vos principes vrais, aussi impuissants, aussi glacés, aussi morts que les scribes de Jérusalem ; et quand le ciel se rouvrirait de nouveau, le Saint-Esprit descendrait dans quelque cœur humble et brisé qui l'appellerait en gémissant, peut-être du sein de la superstition la moins éclairée !

Mes frères, n'éprouvez-vous pas un ardent désir de voir en effet le ciel se rouvrir, et l'effusion de l'Esprit se répandre de nouveau sur nous ? Ne sent-on pas généralement que la sève de notre christianisme est



ralentie ? Dieu nous a accordé sans doute des grâces excellentes. Le souffle du réveil a passé sur les ossements desséchés. Mais cependant la vision du prophète ne s'est pas réalisée dans toute sa beauté. Un peuple de Dieu, puissant et nombreux, ne s'est pas relevé de la poussière de la mort. Nous n'avons pas frappé un grand coup sur les hommes de notre génération. Comme nous passons inaperçus au milieu d'eux ! Comme ils nous supportent ! Nous n'avons ni le cœur de feu de l'Eglise primitive pour aimer ce monde qui périt, ni sa langue de feu pour lui parler ; notre christianisme est frappé d'un triste caractère de médiocrité. Mais au moins, nous le reconnaissons, et c'est ce sentiment de tristesse et d'humiliation, cette aspiration vers des jours meilleurs qui font la grandeur du moment actuel ; c'est ce soupir universel de l'Eglise qui nous donne lieu d'espérer. On entend de toutes parts cette invocation du prophète : « Oh ! si le ciel s'ouvrait et si tu en descendais ! » Esprit saint, qui nous as été promis, quelles merveilles n'accomplirais-tu pas dans le monde et dans l'Eglise !

Quelques-uns s'imaginent que le ciel se rouvrira et que l'Eglise reprendra sa vie première, si on lui donne une organisation plus ferme, si on fortifie l'autorité dans son sein, si on y constitue de nouveau la hiérarchie, le sacerdoce et la tradition. Et ils ne voient pas qu'ils proposent de reconstruire le temple de Jérusalem, c'est-à-dire de nous ramener à la

religion de la forme et de la servitude, et que le remède qu'ils recommandent est pire que le mal qu'il s'agit de guérir. D'autres, tombant dans l'extrême opposé, voient le salut de l'Eglise dans la suppression de toute organisation, oubliant que l'absence de forme peut devenir le pire des formalismes. Toutes ces réformes sont extérieures et ne rendront pas la vie au peuple de Dieu. Peu importe la manière dont on dispose le linceul d'un mort ; qu'on l'en enveloppe ou qu'on le déchire, il n'en est pas moins couché dans le sépulcre jusqu'à ce que le souffle de la vie lui ait été rendu. Il n'y a donc qu'une chose à faire, c'est de demander avec une sainte ardeur ce souffle de vie. Il nous sera accordé, quand une prière immense, écho de toutes nos prières, faisant monter vers Dieu la grande voix de l'Eglise contemporaine, s'élèvera au trône de la grâce, semblable à celle des disciples à la veille de la Pentecôte ! Quand les chambres hautes prient, les cieus se rouvrent. Mais que dis-je ! ils sont déjà ouverts. Ils le sont depuis dix-huit siècles. Il n'y a de fermé que notre cœur ; qu'il se rouvre et nous verrons la gloire de Dieu ! L'Eglise qui aujourd'hui sera la plus bénie, sera celle qui aura le plus humblement demandé le Saint-Esprit ; et le chrétien qui, dans cette Eglise, sera le plus enrichi de ses dons, sera celui qui se sera regardé comme le plus pauvre et le plus misérable. Pourquoi ne seriez-vous pas cette Eglise-là ? et pour-



quoi, toi, mon frère, ne serais-tu pas ce chrétien-là ?

Je demande à Dieu que ces pensées remplissent nos cœurs dans ce moment solennel ! Oh ! que les cieux s'ouvrent sur nous aujourd'hui ! Que venons-nous faire en ce lieu, si nous n'y entrons pas avec le Saint-Esprit ? Sans lui, tout sera mort dans notre culte. Nos prières seront mortes. L'encens ne brûle sur l'autel du cœur, pour monter à Dieu comme un parfum d'agréable odeur, que quand il a été consumé par le feu céleste. Nos prédications seront mortes ; toutes les fois que le prédicateur invisible ne prêche pas dans le fond des cœurs, la parole humaine frappe l'air et s'évanouit creusé et impuissante. Nos communions seront mortes aussi, car le sacrement sans le Saint-Esprit n'a aucune valeur quelconque ; c'est de toutes les cérémonies sacrées la plus stérile, et j'ajouterai, la plus coupable. Sans le Saint-Esprit, cette maison de prière sera ce que fut le temple de Jérusalem au jour de la Pentecôte. N'oubliez pas, mes frères, qu'elle sera ce que vous la ferez vous-mêmes. Ce n'est pas une cérémonie comme celle qui nous réunit aujourd'hui, quelque touchante et belle qu'elle soit, qui suffit pour consacrer à jamais cet édifice à Dieu. Nous n'y avons point fixé le Saint-Esprit par notre prière d'inauguration. Il en sortira le jour où l'humilité chrétienne et la piété vivante en sortiront. Une consécration spirituelle incessamment renouvelée est nécessaire pour que cette maison de prière conserve

son vrai caractère, et c'est vous, mes frères, qui êtes chargés de le lui conférer. Oui, chrétiens, mes frères, prêtres et rois de l'Eglise, sacrificeurs de la nouvelle alliance, souvenez-vous que vous êtes les consécrateurs de ce temple.

Soyez-le véritablement chaque fois que vous y serez réunis, et rappelez-vous que la meilleure manière de l'être, c'est d'offrir aux effusions de l'Esprit un cœur brisé, et cette humilité profonde qui l'appelle et le retient en nous, cette humilité qui faisait dire à saint Augustin : « Elle est petite et chétive la maison de mon âme, pour que tu y entres. Elargis-la. Elle tombe en ruine. Répare-la. Elle est pleine de souillures qui offenseront tes yeux. Je le sais; je te l'avoue. Mais qui la purifierait, si ce n'est toi, et à qui irais-je, si ce n'est à toi? Ne t'ai-je pas confessé mes péchés, et ne m'as-tu pas pardonné mon iniquité<sup>1</sup>?... » Répétons, nous aussi : Elle est petite et chétive la maison où nous te convions. Quel édifice serait digne de toi; tu as fait de la terre le marchepied de tes pieds! Mais si tu entres en ce lieu, si tu l'honores de ta présence, il deviendra l'un de tes sanctuaires préférés. Oh! daigne y entrer et y demeurer! Viens, descends, Esprit créateur, et fais de ce temple une véritable chambre haute de Jérusalem!

<sup>1</sup> *Confess.*, I, c. 5.